

# Roussel de Bailleul

Le renégat de Byzance



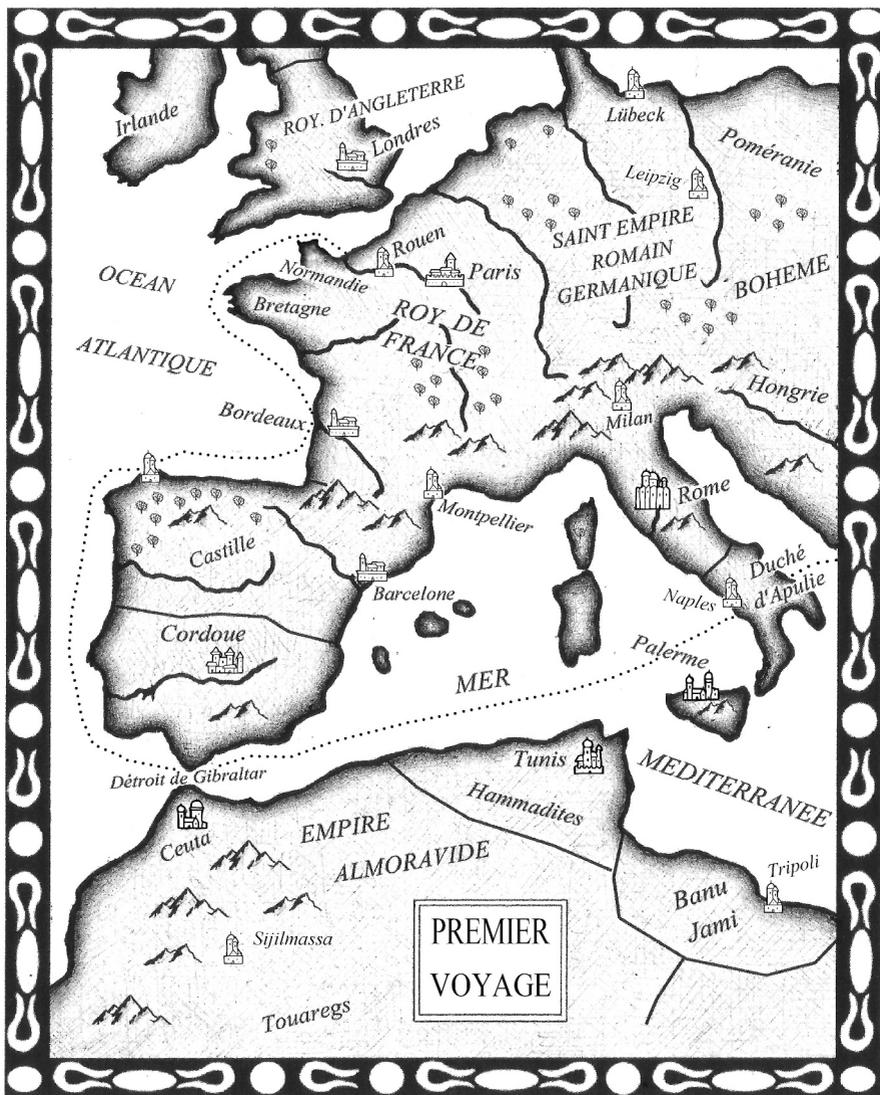
« L'abnégation du guerrier est une  
croix plus lourde que celle du martyr.  
Il faut l'avoir portée longtemps pour  
en savoir la grandeur et le poids. »

Alfred de Vigny

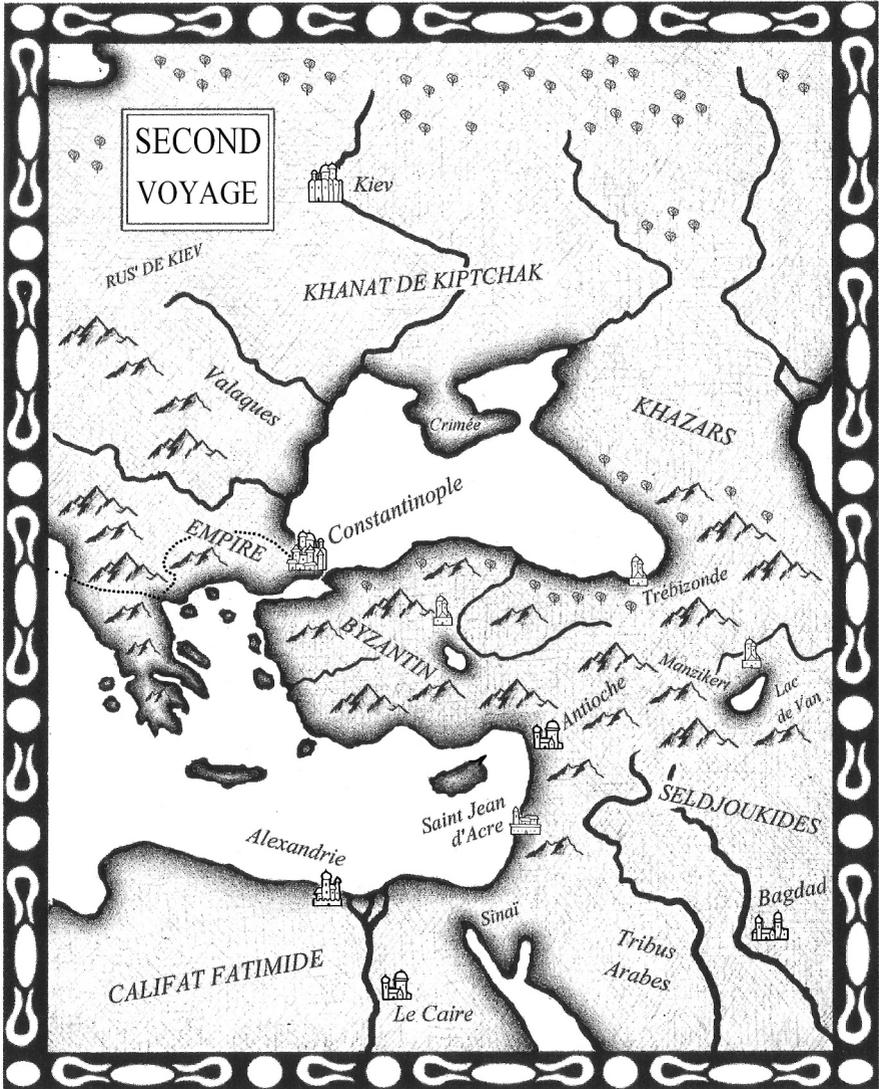
« La lumière pour les nôtres, le feu  
pour nos ennemis. »

Proverbe normand

# LE MONDE



# DE ROUSSEL



*Depuis la fenêtre grillagée de la plus haute tour du mur de Constantin, à l'ouest du quartier des Blachernes, Roussel observait la ville en contrebas. La nuit était tombée depuis moins d'une heure. Tout était calme, immobile.*

*Après s'être assuré qu'il était seul dans la tour, il descendit un escalier en colimaçon et déboucha sur une grande place bordée d'arbres. Elle était déserte. Au loin, il crut entendre des cris et des rires. Il s'immobilisa quelques secondes, aux aguets, tenant fermement son épée. Lorsque les rires s'éloignèrent, il se remit en route.*

*Il remonta vers le nord le long d'une large avenue et, après avoir déambulé dans un inextricable dédale de ruelles malodorantes, parvint enfin au pied de la colline de Byrsë.*

*Le Palais était là, sur le flanc nord de la colline, le long d'un petit canal qui courait vers le sud en longeant un mur de pierre. En fait de palais, l'édifice ressemblait davantage à une grande villa fortifiée, avec un large balcon et de vastes jardins plantés de cyprès. D'où il était, Roussel pouvait voir sa façade blanche ornée de colonnes et ses murs de granit d'où dépassaient des arbres aux formes et aux couleurs invraisemblables. Il remit son épée dans son fourreau, se dissimula derrière un pan de mur et attendit que l'obscurité fut totale.*

*Lorsque les cloches des Matines sonnèrent, il décida qu'il était temps d'agir.*

*Le palais était entouré d'un rempart couvert de vigne. Ces plants entremêlés étaient une aubaine. Aucune échelle de corde n'aurait pu lui procurer un accès plus aisé. Il escalada rapidement le mur et se retrouva dans un jardin planté de longues haies rectilignes. L'obscurité l'habillait désormais d'une cape de ténèbres tandis qu'il examinait les lieux.*

*Il n'y avait personne. De grands arbres colorés élevaient leurs branches vers le ciel et d'innombrables statues parsemaient des parterres en broderie de buis qu'entouraient de petits bosquets de marronniers. Entre le manoir et les arbres, un bassin miroitant étirait sa bouche grande ouverte dans un hurlement muet.*

*Roussel était sur le point de quitter sa cachette lorsqu'il entendit un groupe d'hommes marcher non loin de lui. Cinq silhouettes passèrent qui suivirent un sentier menant à la porte de la villa.*

*- Voilà les gardes, pensa-t-il.*

*Il resta immobile tandis que les silhouettes disparaissaient derrière un mur de buissons. Un chat, indifférent aux affaires des hommes, sortit d'un bosquet et regarda l'intrus. Roussel eut un sourire. Il fit un clin d'œil au chat et quitta sa cachette.*

*Les murs du Palais étaient composés de moellons saillants que Roussel n'eut aucun mal à escalader. Au-dessous de lui, l'obscurité s'épaississait, tandis que la lune éclairait sa progression.*

*Bientôt, il atteignit une fenêtre étroite d'où lui parvenait une musique étrange, discordante et un battement de tambour étouffé. Intrigué, il jeta un coup*

*d'œil à l'intérieur. La salle était vide. Roussel éprouva les barreaux qui barraient l'entrée de la fenêtre mais ils étaient solidement fixés. Il continua donc son ascension et parvint jusqu'à un parapet qui menait vers un chemin de ronde.*

*Après s'être assuré que personne ne l'avait repéré, il sauta par-dessus la balustrade et se laissa tomber sur le chemin de ronde. Il regarda autour de lui. Personne. Il ouvrit en grand la porte-fenêtre du balcon et entra dans le Palais.*

*Un atrium, immense, s'ouvrait devant lui. La pièce était richement meublée, quoiqu'en désordre. Des fresques, évoquant les mystères des anciens Dieux, ornaient les murs du sol au plafond et des dizaines de statues se dressaient sur des socles de marbres, couverts de feuilles d'or et d'argent qui resplendissaient à la lumière des lampes à huile. Les lieux étaient déserts.*

*Soudain, les flammes des lampes se mirent à vaciller. Deux archers émergèrent d'un coin sombre. Roussel sortit son épée, prêt à les désarmer.*

*- Arrête ! résonna une voix. Si tu meurs maintenant, tout ceci n'aura servi à rien.*

*Deux archers supplémentaires firent leur apparition. Les cordes de leurs arcs étaient tendues. Ils visaient en direction de Roussel. Derrière eux se tenait un très jeune homme, au teint pâle et au rictus inquiétant.*

*- Jette ton arme, dit-il avec un petit rire, semblable à un aboiement de chien.*

*Roussel évalua rapidement la situation. A cinq contre un, il n'avait que peu de chances. Il leva son épée au-dessus de sa tête. Les cordes des arcs se tendirent un peu plus.*

- *Le deuxième est le premier des perdants, ricana le jeune homme.*

*Roussel n'insista pas. Il laissa tomber son épée sur le sol et leva les bras en signe de reddition.*

- *Nous savions que tu viendrais, Roussel de Bailleul. Sois le bienvenu. Nous t'attendions.*

*L'Eunuque s'avança, un léger sourire au coin des lèvres. La pièce dans laquelle il se trouvait était vaste et lumineuse. D'immenses tapisseries en ornaient les murs. Les meubles, sièges et tables, étaient recouverts de brocarts d'or et d'argent et une multitude de torches, disposées à différents endroits, dispensaient, ça et là, une lumière aux teintes chaudes et rougeoyantes. Un serviteur, coiffé d'un large turban, s'approcha de Roussel et lui tendit un verre posé sur un plateau doré. Le Normand avait soif. Il hésita quelques secondes puis porta la coupe à ses lèvres. Le vin avait un goût amer. Devant lui, debout devant un petit bureau, se tenait Nikephoritzes d'Amastris, premier ministre de l'empereur et dirigeant officieux de l'empire.*

- *Je suis très heureux de faire ta rencontre, dit celui-ci. Nous nous sommes souvent croisés mais le destin n'a jamais permis que nous soyons face à face. (son sourire s'élargit) Mais voilà qui est fait, désormais.*

*Il portait, comme tous ceux de sa condition, une longue toge brodée de perles chatoyantes et un large chapeau de feutre noir orné d'un petit panache. Il avait une certaine prestance mais sa pâleur cadavérique et sa démarche chancelante étaient celles d'un homme atteint de quelque maladie fatale. Il regardait Roussel avec une grande*

*intensité.*

*- Ta femme et ton fils sont en lieu sûr, continua-t-il. L'empereur n'a pas encore décidé de ce qu'il fera de toi mais un homme de ta qualité n'a pas grand chose à craindre de lui. En attendant, tu es mon invité et tu es ici chez toi.*

*Il s'inclina un peu maladroitement et s'éloigna à reculons, feignant de quitter la pièce.*

*- Ah j'allais oublier, dit-il. L'empereur m'a demandé autre chose. (il désigna une petite table). Il y a, sur ce bureau, un carnet, une plume et tout ce qu'il faut pour écrire. Dans ce carnet tu feras le récit de l'histoire de ta vie, jusqu'à aujourd'hui, en n'omettant aucun détail. L'empereur y tient beaucoup. Tu... (il sembla chercher ses mots) Tu l'intrigues, dirons-nous... (A nouveau, il eut un sourire gluant de condescendance) Et puis, après tout, reprit-il, tu n'auras pas grand chose d'autre à faire le temps que tu restes ici me semble-t-il.*

*Et, visiblement content de sa répartie, il quitta la salle avec son serviteur d'un pas légèrement claudiquant.*

*Roussel resta seul dans la salle. Il jeta un œil distrait au carnet et fit le tour de la pièce. Les fenêtres étaient bardées de fer. Il se dirigea vers la porte et tenta de l'ouvrir. En vain. Il poussa un soupir, s'efforçant de considérer froidement la situation. Elle n'était guère brillante. Il était retenu dans cette cage dorée pour Dieu seul sait combien de temps, sa femme et ses fils étaient détenus dans un lieu inconnu et il ignorait le sort qui lui était réservé. Alors, que faire ? Il éprouva la porte avec plus de vigueur. Elle tremblait sur ses gonds. Il lui serait facile de la forcer, de*

*quitter les lieux, neutraliser les gardes et disparaître, même sans arme. Mais les représailles sur sa famille seraient terribles. Non... Il fallait attendre, patienter quelques jours. L'empire avait besoin de lui. Mieux : il ne pouvait pas se passer de lui. Cette pensée le réconforta un peu. Il s'allongea sur un lit, les yeux entrouverts, le corps détendu. Il imposa le calme dans son esprit et, rapidement, il s'endormit.*

*Un bruit, comme un cri, le réveilla au milieu de la nuit. Cela venait de l'extérieur. Il s'approcha de la fenêtre mais ne vit rien. La lune était pleine. Il sut qu'il ne se rendormirait pas. Alors il se dirigea lentement vers le bureau où se trouvaient le carnet, la plume et l'encrier. Il ouvrit le carnet. Il contenait une centaine de pages, d'un blanc éclatant, finement reliée entre elles. La plume était taillée en pointe. Il ouvrit l'encrier, trempa l'extrémité de la plume dans le liquide noir et sur la première page du carnet, il écrivit les mots suivants :*

« Tout a commencé à Varaville, le vingt-deux mars de l'an 1057.

Les brumes, pâles et bleutées, flottaient comme des serpents au-dessus des marécages du Pays d'Auge. L'ennemi était tout proche, peut-être derrière une colline ou au creux d'un vallon. Tout était noyé dans le brouillard. Il faisait froid.

Nous attendions depuis deux jours dans cette forêt malodorante que le roi de France daigne se montrer avec ses soudards. La semaine précédente, il était entré en

Normandie par la cité des Sagii, à quelques kilomètres au sud de Caen. Son armée avait traversé la Dives et s'était dirigée sur Bayeux, brûlant tout sur son passage. L'expédition avait été si rapide que le duc Guillaume, qui était à Falaise, ne tenta même pas de s'y opposer, se bornant, tandis que les troupes royales erraient librement dans le pays, à convoquer ses chevaliers et à renforcer ses châteaux. Informé par ses éclaireurs des plans du roi et de ses alliés, le duc Guillaume savait qu'ils ne pousseraient pas plus loin que la Seulles. De fait, ils rebroussèrent chemin pour franchir l'Orne à Caen, alors ville ouverte, car elle n'avait encore ni château, ni murs, ni créneaux.

De Caen, l'armée franco-angevine avec le roi à sa tête prit la route de Varaville sans doute pour aller piller Rouen. Le duc, ne disposant faute de temps que de quelques centaines de chevaliers, nous avait conduit vers Troarn puis jusqu'au bois de Bavent où nous étions dissimulés en attendant l'ennemi.

Vers dix-sept heures des éclaireurs vinrent nous avertir : les Français étaient près de Varaville. Le duc ordonna que chacun fasse silence et se tienne prêt. L'après-midi tirait à sa fin. Un vent froid s'engouffrait dans la forêt.

- Ils arrivent ! entendis-je murmurer derrière mon épaule.

J'observais devant moi les marais. Un premier groupe de soldats fit son apparition, encombré de lourds chariots. Le roi lui-même, entouré de sa garde personnelle s'engagea sur la chaussée. Puis ce furent les hommes à pieds et la cavalerie du comte de Berry. Le duc Guillaume s'avança vers moi.

- Qu'en penses-tu ? me demanda-t-il.

Je n'étais qu'un petit seigneur du pays d'Auge, sans richesse ni château, mais j'avais fait mes preuves sur les champs de bataille. Mon avis comptait.

- C'est maintenant ou jamais, dis-je sans quitter l'ennemi des yeux. Si les Français passent la chaussée, il deviendra impossible de les arrêter. La chaussée est étroite, elle ne tolère que deux ou trois hommes de front. Il faut les prendre à revers et charger l'arrière-garde. Ils ne s'en remettront pas.

Le duc resta silencieux quelques secondes, observant au loin les soudards du roi de France qui poussaient leurs chariots sur l'étroite bande de terre.

- Prends quelques uns de tes cavaliers, me dit-il. Et remonte vers le nord pour les prendre de flanc. Je me chargerai de l'arrière garde. Attends mon signal.

Je ne me le fis pas dire deux fois. Je fus, dans la minute qui suivit, auprès de mes hommes qui s'étaient dissimulés dans les hautes herbes du « gué de l'Anguille ». Nous n'étions pas plus de trente, mais le nombre importait peu. Nous avions tous connu le feu des combats et nous savions exactement ce que nous avions à faire.

La brume s'était un peu dissipée. Dans le ciel, les premières étoiles diffusaient leur pâle lumière bleutée. Au-dessus de nous, un grand oiseau passa, frappant silencieusement l'air de ses ailes presque blanches. Je le vis s'éloigner vers l'horizon lorsqu'un furieux son de corne résonna au loin : le signal. Nous nous jetâmes alors sur la colonne française, épées en mains, hurlant et poussant nos chevaux sur l'herbe grasse. Ce fut un massacre. Les forces conjointes de nos troupes et de l'armée du duc, bousculèrent

les Français. Leurs chevaux, pris de paniques, piétinèrent tout sur leur passage, bousculant les troupes engagées sur la chaussée qui tombèrent à l'eau et se noyèrent. Pressée par l'arrière-garde, l'armée royale se précipita alors vers le pont qui enjambait la Dives devant la Croix-Kerpin, à Periers en Auge. Ce fut un désastre. Fragilisé par les longues pluies d'hiver, le pont s'effondra à grand fracas sous le poids des hommes, des chevaux et des chariots. Ceux qui ne purent le franchir périrent noyés, entraînés dans les flots impétueux par le poids de leurs armures.

Le roi de France échappa au massacre. En tête de la colonne, il avait déjà gagné l'autre rive et atteint la colline de Bassebourg à Criqueville en Auge. Il ne put que découvrir, impuissant, notre charge meurtrière. La marée montante, impitoyable, acheva de jeter le désordre dans les rangs des Français. Tous ceux qui n'avaient pas pu passer le pont furent noyés, tués ou faits prisonniers sans pouvoir être secourus par le roi, qui assistait, complètement impuissant, à tous les détails de ce désastre du haut de sa butte. Profitant de la nuit, il battit en retraite et retourna dans son royaume. Son armée était vaincue.

*Roussel déposa la plume à côté de l'encrier et relut rapidement les quelques lignes qu'il avait rédigé. Dehors, le noir, au-delà des fenêtres, cédait peu à peu la place à une aube grise et rampante, sans forme et sans éclat. Le Normand se sentit soudain très seul. Il s'allongea quelques secondes et sombra dans un profond sommeil.*

*Lorsqu'il s'éveilla, il éprouva le besoin de s'éclaircir*

*les idées. Il n'avait que l'attente comme consolation et refusait de se laisser envahir par de sombres pensées. Il réfléchit. Après tout sa condition n'était pas si misérable. L'eunuque le lui avait dit : l'empire avait encore besoin de lui. Rasséréiné par cette idée, il retourna à sa table, but un peu d'eau et se remit à écrire.*

## Une lettre d'Italie

Il y a deux choses que j'affectionne après avoir livré bataille : prendre un bain et boire du vin.

J'étais donc plongé dans mon étuve, songeant aux combats de la veille, lorsque Balian, mon écuyer, fit son entrée dans ma tente. Il fixa sur moi ses grands yeux bleus un peu narquois et se servit un verre de vin.

- Alors ? me demanda-t-il en portant la coupe à ses lèvres. Satisfait ?

- Autant qu'on peut l'être, répondis-je.

- Quel enthousiasme ! lança Balian en riant. C'est une grande victoire que la nôtre, mon frère ! Tu devrais déborder de joie, célébrer ce succès, savourer la gloire de notre triomphe !

Il était aussi brun que j'étais blond. C'était un jeune homme mince et de haute taille, au dos légèrement voûté. Sa longue et fine silhouette dénotait un peu parmi les soldats de la troupe mais c'était un rude guerrier, un archer hors-pair et redoutable avec une épée.

Je lui fis signe de me tendre sa coupe.

- Les gars font la fête, repris Balian. Le duc chante tes

louanges. « Gloire à Roussel de Bailleul », répète-t-il à l'envie. C'est toi l'artisan de cette victoire. Et tu restes là, songeur, comme si la bile noire de la mélancolie affectait tes humeurs.

L'eau du bain devenait tiède. Je rendis son verre à Balian et quittai mon étuve, me dirigeant lentement vers le brasero afin de me réchauffer.

- Tu as pris de méchants coups, dit Balian en voyant les ecchymoses qui parcouraient mon corps.

J'eus un sourire.

- Rien de grave, lui dis-je. La guerre est terminée. C'est une bonne chose pour beaucoup mais pas pour nous. Nous allons regagner nos confins, retourner à notre vie d'errance et de brigandage pour finalement crever, seuls, dans le pays où nous sommes nés.

- Pas très réjouissant, murmura Balian.

- Non, lui dis-je. Mais il y a une autre alternative. Tu vois le petit coffret là-bas sur la table ? Ouvre-le.

Le jeune homme posa son verre et me regarda d'un drôle d'air.

- Toi tu as une idée derrière la tête, me dit-il.

- Ouvre donc. Ça va t'intéresser.

A l'intérieur se trouvait une feuille de papier pliée en quatre. Balian l'ouvrit délicatement et l'observa quelques instants.

- Qu'est-ce que c'est que cette langue ? grogna-t-il.

- C'est du Cauchois, lui-dis-je. La langue que l'on parle entre Dieppe et Fécamp. J'ai reçu cette lettre le mois dernier. Depuis, je ne cesse de la lire et de la relire.

- Une lettre... de qui ? demanda Balian.

- Du seigneur Cénéric d'Occagnes, répondis-je. Un

chevalier que j'ai connu jadis, quand je faisais mes classes auprès du comte de Blois.

- Tu joues avec mes nerfs, s'exclama Balian avec une pointe d'excitation dans la voix. Vas-tu enfin me dire ce que raconte cette lettre ?

- C'est une invitation, dis-je. Une invitation à venir le rejoindre très loin d'ici, dans un autre pays, au sud.

Balian hocha lentement la tête.

- Oui, murmura-t-il. En Italie, n'est-ce pas ? Le pays du soleil, des chimères et des mirages. Beaucoup de nos frères sont partis là-bas. Bien peu en sont revenus.

- En effet. Ils ont trouvé dans ce pays une vie dont ils n'auraient jamais pu rêver en restant ici. La plupart sont issus de la classe des seigneurs modestes, comme nous, incapables de donner des terres à leur famille. Ils se taillent des fiefs par la force de leurs bras, s'emparent des villes et de tout ce qu'elles contiennent. Leur chef est un gars de chez nous, un seigneur de la région de Coutance. Il se nomme Robert de Hauteville. Son frère Roger tient la Calabre et l'Apulie. Il a besoin de bras pour renforcer son armée car il tourne désormais ses yeux vers la Sicile, la Perle Noire de la Méditerranée, soumise au pouvoir des Musulmans. Syracuse, Messine, Palerme ! Songe aux richesses que renferment ces cités, mon ami. Ces cités qui pourraient être les nôtres si nous avons l'audace de nous lancer dans cette aventure.

Je vis une lueur s'allumer dans l'œil de mon compagnon.

- Hmm... Cela est fort tentant en effet, dit-il en s'efforçant de garder son calme. En as-tu parlé aux autres ?

- Non pas encore. Nous verrons cela quand nous serons

à Sévigny. Pour l'heure, laissons les célébrer cette belle victoire. Mais crois-moi, mon ami, nous avons beaucoup à gagner dans cette affaire et quelque chose me dit que cela pourrait être le prélude d'une grande et fructueuse aventure.

## La Compagnie de la Marche

La nuit s'acheva en agapes dignes des réjouissances orgiaques de l'ancienne Rome. Nous avons installé notre camp dans une petite clairière, non loin du bois de Bavent. Une grande table avait été dressée au centre du camp. Le duc de Normandie, son bras droit, le comte de Boulogne et son conseiller, l'archevêque Geoffroy de Coutances, s'étaient installés sur une estrade qui dominait l'assemblée. Moi, j'étais avec Balian et les soldats de ma troupe, la Compagnie de la Marche comme on nous appelait, car nous vivions à la frontière du duché. Nous n'étions qu'une trentaine, tous originaire de la région de Bailleul. Notre vie, c'était la guerre. Nous étions formés depuis l'enfance au métier des armes. Arcs, épées, haches, bâtons, chacun avait sa spécialité. On nous redoutait sur les champs de bataille et nous ne pardonnions pas les offenses. Dans notre soif de combats, nous étions restés fidèles à nos ancêtres. Il y avait du *Viking* en nous et, de fait, il était préférable de ne pas nous contrarier.

Nous avons notre repaire à Sévigny, dans une forêt bordée de marécages. C'était un vieux château bâti à l'époque de Charlemagne pour surveiller le passage de Falaise à Argentan. Il était en fort mauvais état malgré les

travaux que nous y avons entrepris. Le toit s'écroulait par endroits et le plancher commençait à pourrir à cause de l'humidité. Le mobilier était plus que limité : quelques couchettes, trois tables et une dizaine de tabourets. Les fenêtres ne fermaient plus et, les jours de grand vent, tout l'édifice se balançait d'avant en arrière en grinçant comme une porte rouillée. Malgré tout nous avons de l'affection pour ce vénérable vieillard branlant envahi de ronces et de fougères. Nous y avons aménagé des écuries, une chapelle, des dortoirs, une grande cuisine et une salle commune où nous nous retrouvions autour du feu.

La plupart des hommes de la Compagnie étaient les fils cadets de petits seigneurs sans le sou. Nous ne possédions nul terre, domaine ou richesse. Seulement notre château de Sévigny d'où nous lançions quelques expéditions de brigandage dans l'arrière-pays.

Le duc Guillaume avait rapidement compris le parti qu'il pouvait tirer de notre troupe. Il avait conscience de tout ce qu'il devait à la Compagnie. Aussi nous payait-il bien et nous laissait marauder le long des marches de son empire quand nous n'étions pas en guerre.

Nous repartîmes dès le lendemain, peu après l'aube. Le duc s'en retourna à Caen, l'archevêque à Rouen et les différents bataillons du comte de Boulogne se dispersèrent dans le Pays d'Auge.

La Compagnie descendit le cours de la Dives vers le pays de Bailleul où se trouvait le domaine de Sévigny. Le voyage dura deux jours. A la fin de la première journée, nous établîmes un bivouac sur les bords de la Dives. Les

herbes étaient hautes, le gibier abondant et les brumes s'étaient dispersées. La nuit ne fut troublée que par le hurlement lointain de quelques loups égarés sur la plaine.

Le lendemain, nous arrivâmes au château. Après avoir soigné les chevaux, nous nous retrouvâmes dans la salle commune au centre de laquelle brûlait un grand feu. Nous buvions du vin d'ambre. Le moment était venu de tenir conseil.

- Les gars, dis-je, ces trente derniers jours sont dignes d'être contés dans toutes les provinces du royaume. Nos ancêtres, là où ils sont, doivent être fière de nous. ( Un *oï* sonore résonna dans l'assemblée.) Et maintenant alors quoi ? Le roi de France est parti et il ne reviendra plus. Qu'allons nous faire ? Retrouver nos mesures, nos marais, nos forêts ? Voir passer les saisons en attendant la mort ? Et peu à peu nous avachir, devenir gras et mous, et enfin mourir sans n'avoir rien accompli d'autre qu'une guerre au service d'un seigneur dont les intérêts n'ont jamais été les nôtres ? Croyez vous qu'on se souviendra de nous après notre mort ? Nos enfants oui, peut-être. Mais quand ils mourront à leur tour ? Plus personne ne se souviendra de nous... Nous valons mieux que cela, mes seigneurs. C'est pourquoi j'ai une proposition à vous faire. Il y a, en Italie, de vastes territoires à conquérir ; des royaumes baignés de soleil, regorgeant de richesses et de femmes. Là-bas, on recrute des gens comme nous. Nos frères normands y établissent des fiefs plus vastes que ceux du duc. Le soldat, dans ces contrées, est le seigneur de tous. Il dispose de la terre dès lors qu'il peut la prendre. Je connais un homme, un brave, avec qui j'ai grandi. Il nous y attend. C'est notre chance, mes seigneurs, notre chance de réaliser de très

grandes choses.

Les hommes m'observaient en silence. Je contemplai le visage de chacun d'eux : Crèvecoeur et Percecoeur, les frères archers. L'aîné se servait de flèches rouges pour savoir qui il avait tué. Ils avaient cinq hommes sous leurs ordres ; Grosbois, notre soldat le plus fort qui écrasait ses adversaires avec son énorme massue ; Opale, le chef des lanciers qui, dit-on, descendait de Rollon en personne. Il y avait « le Boiteux », le « Brûlé », le « Crabe », « Crapaud », avec sa drôle de démarche, le « Fléau », Herneis, le trésorier, Bel, qui soignait les chevaux ; Marcantier, le chroniqueur de la compagnie. Calengier, notre négociateur. Tyire, l'ingénieur. Et Géraud, Gradille, Léger, Sans-Souci... Tous de féroces guerriers, jeunes mais expérimentés, ayant participé à de nombreuses batailles. Il y avait aussi notre « prêtre », Tala. C'était un homme de Dieu et *des* dieux, capable de voir ce que les autres ne voyaient pas. Il attirait sur nous la bienveillance des Ases et du Christ. Et enfin, Balian, mon écuyer, redoutable et impitoyable bretteur qui a été à mes côtés dès le début et dont je ne saurais me passer. Avec ces hommes, constitués en armée, il n'y avait pas d'ennemis assez forts pour nous faire reculer sur le champ de bataille.

Après un moment, Tala pris la parole :

- L'oiseau blanc que nous avons vu avant-hier au-dessus du gué de Varaville nous a été envoyé par le Seigneur pour nous guider. Je l'ai vu comme vous. Il volait en direction du sud. Les Dieux nous envoient un message. C'est en Italie que nous trouverons notre place. C'est là-bas que doit s'accomplir notre destin.

Herneis grogna : « Notre destin hein ! J'ai rencontré des hommes qui avaient tenté leur chance là-bas. Ils m'ont raconté que les Sarrasins tiennent des places imprenables, qu'ils sillonnent les mers avec des navires de guerre et que tous ceux qui tombent entre leurs mains sont soumis à d'horribles supplices. L'île de Sicile est tenue d'une main de fer par quatre souverains sanguinaires qui enivrent les paysans pour qu'ils brûlent les champs devant l'envahisseur. Et ils les laissent crever de faim après la bataille. Ils rendent les terres stériles, ils gouvernent des royaumes dévastés, recouverts de braises et de cendres. Leurs soldats sont fanatisés. Ils aiment la mort comme d'autres aiment la vie. Dans leur cœur se cache un mal qui ne dort jamais. Même dix mille hommes ne suffiraient pas à les vaincre ».

- Il n'y a point d'ennemis dont on ne peut venir à bout, l'interrompis-je en élevant la voix. Souviens toi de nos victoires. Nos adversaires ont été pleins de fougue et pourtant nous les avons vaincus. Il en sera de même pour ces barbares. Il y a quarante ans, à Salerne, cent des nôtres ont mis en fuite plus de six-mille Musulmans ! ( je vis Balian esquisser un sourire). Songez mes frères à toutes les richesses qui sont à portée de main. Notre place n'est plus ici. Elle est là-bas et pas ailleurs ! (silence dans l'assemblée) Mais il ne sera pas dit que je ne vous laisse pas le choix. Ceux qui souhaitent rester ici ne seront point blâmés. Ils auront pris leur décision. J'ai dit.

Le printemps passa, paisible et doux ainsi que je l'avais prévu. Le roi de France n'était pas revenu et, par conséquent, le duc avait cessé de nous payer la solde. Nos finances étaient au plus bas.

Balian vint un soir dans mes appartements. Il avait son air goguenard. Il roulait une feuille de papier entre ses doigts.

- Le chroniqueur a terminé le récit de la bataille du gué, dit-il. Il te demande de le relire avant de l'écrire dans le Codex.

- Dépose-le sur la table, dis-je d'un ton un peu las. Nous verrons ça demain.

L'écuyer s'exécuta puis s'attarda quelques secondes.

- Autre chose ? demandai-je.

- Les gars se demandent si tu as décidé d'une date pour notre départ, dit-il.

- Non pas encore. Mais pas cette année. Les navires évitent de prendre la mer lorsque la mauvaise saison arrive.

- Il ne faudra pas tarder dans ce cas. La fête de Litha aura lieu après demain. Les jours vont commencer à décliner et les brumes ne vont pas tarder à revenir.

- Je sais, je sais... Mais il y a un autre problème.

Je vis le sourcil de mon écuyer se lever très légèrement.

- Lequel ? demanda-t-il.

- L'argent, répondis-je. La paix avec la France a ruiné nos finances. Nous n'avons pas les moyens de payer le voyage. Nous sommes... à sec.

- Eh bien... renflouons nous alors.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Je savais où trouver ce qui nous faisait défaut.

## Les reliques de Sainte Opportune

L'abbaye d'Alménêches, au nord d'Alençon, était connue dans toute la chrétienté pour abriter en son sein les reliques de sainte Opportune, la patronne de la bonne mort et des causes perdues. Ces quelques restes poussiéreux, vénérés de l'Angleterre à l'Espagne, étaient conservés dans un coffret en or incrusté de pierres précieuses caché au fond d'une crypte.

Nous avions peint nos visages en noir pour nous fondre dans l'obscurité. Le plan était bien préparé : entrer dans l'abbaye, neutraliser les religieux et interroger l'abbé pour qu'il nous indique le lieu où le reliquaire était caché.

Nous parvînmes devant le bâtiment un peu avant minuit. Une petite colline dominait le monastère. Nous laissâmes les chevaux un peu à l'écart et nous nous postâmes à l'abri des fourrés. Le mur d'enceinte n'était pas bien haut. Nous n'avions besoin, pour entrer, que de quelques cordes et de grappins.

- Attaquer une abbaye le jour de la Saint Jean, grommela Tala. Quel sacrilège !

- Pas « Saint Jean », souligna malicieusement Balian. Plutôt...Cernunnos et Litha ! Ton saint Jean est bien loin de chez lui.

- Silence vous deux. C'est le moment. Préparez les grappins.

Les nuages masquaient la lune et tout semblait assoupi. Il était temps d'agir. Nous nous approchâmes

silencieusement des remparts et Balian lança un grappin vers le mur d'enceinte. La première tentative fut la bonne. Le métal racla contre la pierre et vint se fixer entre deux créneaux. Je gravis le mur en premier et parvins jusqu'au chemin de ronde. J'étais suivi par Balian, puis par Grosbois, Tala, Crèvecoeur, Opale, Bel et le Crapaud. La pâle lumière de la lune éclairait l'abbaye d'un halo sinistre. Nous nous déplaçâmes jusqu'à l'escalier de pierre qui reliait les remparts au bâtiment principal et parvînmes devant le logis principal. Les portes n'étaient pas verrouillées et il n'y avait pas un bruit. Nous entrâmes dans le bâtiment.

A l'intérieur, tout était sombre. Nous avançons silencieusement à travers de longs couloirs quand soudain, une porte s'ouvrit à notre droite. Un moine quittait sa cellule et se retrouva devant moi. Il poussa un cri de surprise qui déchira l'air et je dû, pour le faire taire, planter la lame de ma dague dans sa gorge. Le cri se transforma en gargouillis et le moine s'effondra sur le sol. Le silence revint. Mais il était déjà trop tard. Les cliquetis des serrures se firent entendre et les portes des cellules s'ouvrirent les unes après les autres.

- Foncez ! dis-je. Et tuez ceux qui sont sur le passage !

Ce fut un effroyable massacre. Nous n'épargnâmes aucun de ceux qui se trouvaient dans les couloirs. Il fallait avancer, quels que soient ceux qui tentaient de s'interposer. Nous parvînmes enfin devant la porte du logis de l'abbé. Elle semblait solide. Nous l'enfonçâmes. Dans la pièce brûlait une chandelle. L'abbé était assis sur son lit. Il regardait ses genoux en marmonnant des prières.

- Où est le reliquaire, l'abbé ?

J'étais essoufflé, couvert de sang. Le vieillard leva la

tête.

- S'il m'appartenait, c'est à toi que je l'offrirai, Roussel.

J'appuyai alors la pointe de ma dague sur l'épaule de l'abbé et commença à l'enfoncer doucement. Celui-ci réprima un cri.

- Où est-il ? insistai-je en détachant chaque mot.

- Ô Dieu, infiniment bon, qui avez élu sainte Reine pour la consolation et le secours de ceux qui souffrent cruellement, bredouilla le vieil homme, ayez égard, ô mon Dieu, à ma douleur.

Nous perdions du temps. J'enfonçai davantage la lame dans l'épaule de l'abbé et lui chuchota à l'oreille :

- Je te jure que je vais tuer tout le monde ici si tu ne me dis pas où il est caché.

L'abbé me regarda d'un air épouvanté. Du sang coulait sur ses lèvres. Il articula enfin :

- Il est dans la chapelle, sous un calice dédié au Maître des Indulgences, du côté où se couche le soleil.

Je fis un signe à Balian qui courut vers la chapelle avec Opale et Crapaud.

- Quel tourment t'accable mon fils pour ainsi nous supplicier ?

- Une nécessité que je ne peux ignorer. Pardonnez-moi, mon père.

Je quittai la cellule sans joie ni satisfaction, retraversant les couloirs bercés de râles et de prières, et trouvai Balian qui tenait le reliquaire dans ses mains. À l'intérieur, un pouce noir et racorni semblait dormir comme un nouveau-né. Il était temps de partir.

## Le départ

Deux années passèrent au cours desquelles nous menions de petits raids le long de la frontière du Maine et de la Normandie. L'attaque de l'abbaye avait fait du bruit dans la région et des rumeurs couraient dans les campagnes : le comte d'Alençon en personne avait décidé d'en finir avec la Compagnie de la Marche. A l'hiver de l'an 1060, nous décidâmes qu'il était temps de quitter le pays.

La vente du reliquaire renfloua nos finances, si bien que nous étions à l'abri du besoin pour au moins deux ou trois mois. La moitié du butin fut pour la Compagnie et confiée à notre trésorier, l'autre moitié fut partagée équitablement entre chacun de ses membres.

Le neuf décembre nous quittâmes Sévigny. Nous étions tous rassemblés devant la citadelle avec notre équipement. Nous n'avions emporté que peu de choses, et nous savions que nous ne reverrions plus notre château. Notre âme et notre esprit se tournaient désormais vers le sud.

Un bœuf fut sacrifié devant les portes du château, et le bâtiment fut brûlé afin que nul ne s'en empare. Et, tandis que l'armée, exaltée par cette nouvelle aventure, tournait résolument le dos aux flammes, je sentis grandir en moi le souffle calme d'une profonde et grande détermination.

*Roussel entendit frapper à la porte. Il se figea quelques secondes. Les coups retentirent à nouveau.*

- Entrez ! dit-il.

*Deux hommes, dont l'un portait un plateau garni de pain et de fruits, entrèrent dans la pièce. Ils avaient la tête basse et déposèrent le plateau sur un guéridon avant de s'éclipser.*

*Roussel entendit le cliquetis des clés refermant la serrure de sa porte. Il se leva et avala quelques grains de raisins noirs. Il se rendit compte, à ce moment-là, qu'il n'avait rien mangé depuis deux jours. Il mâcha longtemps, guettant la réaction de son estomac. Il n'y eut qu'un ou deux gargouillis. Pour l'heure, il se contenta du raisin, le pain attendrait. Il retourna vers sa table et poursuivit son récit.*

Trois jours durant nous cheminâmes à travers le pays vers la cité de Rouen. Nous étions plein de confiance, aspirant à plein poumons l'air stimulant de venu de la *mare Gallicum*, toute proche, traversant les forêts et les vallées de notre enfance, tout en sachant, au fond de nos cœurs, que jamais plus nous ne les reverrions.

Quand nous vîmes au loin les murs de Rouen, nous pressâmes le pas et, en cette fin d'après-midi du treize décembre 1060, nous pénétrâmes dans la cité. L'ancienne capitale du duché abritait, à cette époque, un port où transitaient les vins de Provence, l'huile d'olive d'Espagne et surtout, le marbre d'Italie. Les navires y étaient nombreux. Certains venaient de l'orient, Constantinople ou Alexandrie. Au début de l'hiver, ils descendaient vers le sud, vides, et chargeaient leurs cales en Méditerranée avant de remonter vers le nord.

Nous nous dirigeâmes vers une taverne, fréquentée par des marins. C'était une grosse bâtisse en bois de deux étages, composée d'une vaste salle entourée de gros piliers formant quatre galeries sous lesquelles pouvaient se retirer les buveurs qui cherchaient un peu de tranquillité. Quoique l'auberge fut pleine, le plus grand nombre des habitués était attablé dans la salle principale, à la lueur vacillante et rougeâtre d'une grosse lampe de fer et d'un feu de charbon devant lequel rôtissait une poitrine d'agneau. Cet unique luminaire, éclairant à peine les galeries, elles restaient complètement obscures.

Ce fut vers l'une de ces sombres retraites que nous nous dirigeâmes. Nous vîmes, en traversant la salle beaucoup de marchands, marins, soldats, mercenaires et femmes de mauvaise vie. Les unes avaient pour turban un lambeau de voile blanc sur la tête ; quelques autres, au contraire, portaient des robes et des coiffures d'étoffe assez précieuse, des bracelets, des colliers et des pendants d'oreilles en cuivre ornés de fausses pierreries ; leurs joues étaient couvertes d'un fard éclatant qui peinait à masquer leurs traits flétris et les angoisses de leur triste existence de courtisanes. Parmi les hommes, un certain nombre semblait abattu par la pauvreté, d'autres avaient l'air farouche, hardi ; plusieurs portaient des armes rouillées à leur ceinture, ou s'appuyaient sur de longs bâtons terminés par une boule de fer ; ailleurs, l'on reconnaissait, à leur carcan de fer, des esclaves domestiques appartenant aux notables de la cité.

Là, nous prîmes contact avec un armateur, un Saxon qui faisait la navette entre Naples et la Normandie. Son nom était Osred. C'était un homme de petite taille, maigre,

souple et musculeux, au regard vif. Il nous demanda trois cents deniers pour nous emmener en Italie. Je lui en fis cadeau de quatre cents.

## Sur les eaux noires

- Tu penses à quoi ?

Le vent du large soufflait dans mes cheveux. Une brise légère remontait vers le nord et les flots ne semblaient pas vouloir se manifester autrement que par un doux et léger clapotis. Sur le pont du navire, une mouette au plumage blanc picorait avec méfiance quelques grains de blé échappés d'un sac de toile.

Dans un coin du bastingage, Percecoeur jouait de la guimbarde en contemplant le soleil couchant. Sa troupe d'archers tendaient les cordes de leurs arcs en parlant à voix basse. Grosbois, Sans Souci, Herneis et Marcantier jouaient aux dés. Le Fléau, Bel et Crapaud arpentaient nerveusement le pont. Les autres luttèrent contre le mal de mer. Ils étaient silencieux.

Balian donna un coup de pied vers la mouette qui la fit s'envoler.

- Je pense à ce qui nous attends là-bas, dis-je, en Italie. C'est un monde différent du nôtre. Ce sont des terres soumises à la rapacité de princes puissants. Nous devons y faire notre place, nous montrer impitoyables. Dans ces contrées, les alliances ne tiennent jamais, les trahisons sont permanentes, les équilibres fragiles. Et les grandes puissances ne sont pas en reste : le Saint Empire, Byzance,

l'Égypte... Il ne suffira pas d'être forts. Nous devons aussi être subtils.

Balian haussa les épaules.

- Nous verrons bien, dit-il. J'ai confiance en nous, en nos bras, notre volonté et... (il tira son épée de son fourreau) en ceci. Profite donc du moment présent, mon frère. De l'océan, du soleil couchant et du vent salé. Les Dieux s'occuperont du reste.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Balian, contrairement à la majorité des hommes de la compagnie, n'était pas Chrétien. Il honorait les Anciens Dieux, ceux de nos ancêtres. Pour lui, le Christ n'était que le prophète lointain d'une religion engendrée dans un autre monde que le sien et avec lequel il ne se sentait aucun lien. « Un dieu étranger », disait-il. Cela déplaisait à certains mais pas à moi. En vérité, j'étais partagé. Les Dieux anciens habitaient mon cœur mais le Dieu unique était désormais partout dans le pays où j'avais grandi. Mon père était un homme pieu, un petit seigneur sans richesse. J'étais son deuxième fils. Ma mère, elle, était une enfant de la nature. Elle vénérât la grande Déesse, Freyja et les Vanes : Freyr, Lodur et Njörd. Elle m'a enseigné les rituels de nos ancêtres du nord, m'a appris à lire, à écrire et à compter. Puis, comme beaucoup de cadets, je fus envoyé auprès de mon oncle, le seigneur d'Aunou-le-Faucon. C'était un maître d'arme exceptionnel. Il m'enseignait l'art du combat, le maniement de la dague, de la lance et de l'épée, l'équitation avec autant d'affection que si j'avais été son fils. A l'âge de seize ans, je fus choisi pour intégrer la compagnie d'un certain Eustache, comte de Blois, un seigneur au service du duc Guillaume. Mon premier combat, l'année suivante fut victorieux. Nous

avons vaincu le comte de Brionne, de la maison d'Inrée, qui s'était révolté contre Guillaume. Puis ce fut la campagne de Domfront, l'incendie d'Alençon et le massacre de la garnison de Champsecret. Le duc, notre chef, était un homme violent et belliqueux, une personnalité redoutable qu'il s'était forgé dès son plus jeune âge. Le roi de France s'était inquiété des ambitions de ce remuant vassal. Allié au comte d'Arques il décida d'envahir le duché. Ce fut la bataille de Mortemer. Nous fûmes, là aussi, victorieux. Les soldats du pays de Bailleul firent alors un serment, celui de ne jamais se séparer, de combattre ensemble, côte à côte, soudés comme des faisceaux, pour la gloire des armées normandes. La compagnie de la Marche, ce jour là, venait de naître. Peu à peu, nous devînmes les plus redoutables alliés du duc, maillon essentiel de son armée, jusqu'à la bataille de Varaville et notre victoire finale sur le roi de France.

Désormais, les destins de Guillaume et des Compagnons de la Marche n'étaient plus liés. Nous combattions pour nous-même et pour la gloire de nos armes.

- On arrive à Bordeaux !

Je fus tiré de mes rêveries par la voix éraillée du capitaine. Nous avons quitté, sans que je ne m'en rende compte, l'océan, vaste et venteux, pour les eaux plus calmes d'un large estuaire.

Au loin, brillaient les lumières d'une grande cité. Une colline dominait le fleuve avec une statue au sommet. Je reconnus le dieu Océan à qui on avait donné les traits d'un saint chrétien. Nos ancêtres, avant de s'installer en

Normandie, étaient venus dans ce pays il y a bien longtemps. La ville fut pillée par une bande menée par le chef viking Hasting. Le roi d'Aquitaine ne fit rien pour aider la ville et c'est son neveu, le roi de France, qui livra bataille aux Normands. Il parvint à détruire neuf de leurs navires sur un fleuve que l'on nomme *Dordonia* mais il ne put faire lever le siège. Bordeaux fut prise et le roi d'Aquitaine, déposé par ses barons, fut contraint à l'exil.

La cité s'élevait sur la rive gauche du fleuve. On y accédait par un large quai garni de puissantes tours aux murs épais et aux toits pointus. C'était un appontement à voûtes, maçonné, d'une centaine de mètres de longueur. Il semblait, malgré son aspect massif, si délicatement bâti que ses arches donnaient l'illusion de flotter au dessus de l'eau. A cette heure de la journée, la foule se pressait aux portes de la ville. Le jour déclinant, chacun se hâtait pour retrouver la sécurité de la cité avant que les grilles situées de part et d'autres des remparts ne se ferment pour la nuit. Osred manœuvra habilement le long du quai et amarra le bateau sur une borne en pierre. Nous débarquâmes et, noyés dans cette foule bigarrée et laborieuse, nous fîmes notre entrée dans la ville.

Nous débouchâmes sur un vaste forum entouré de colonnes. Une dizaine de rues en prolongeaient chaque extrémité.

- Nous resterons ici trois jours, dit Osred. Le temps de charger quelques tonneaux de vin. En attendant la ville est à vous les amis. Je vous recommande l'auberge du Chat qui pêche, la meilleure taverne de la cité.

- Ça me va, dis-je. Conduis-nous.

Osred nous mena à travers un dédale de ruelles jusqu'à

une petite place bordée d'arbres. La pluie, à ce moment là, commença à tomber et les rues, subitement, se vidèrent.

- Nous y voilà, dit Osred. *Le Chat qui pêche*. Ici la table est bonne. Et on va manger autant qu'on pourra.

Dans la taverne un grand feu brûlait en flammes hautes et répandait une excellente chaleur, à peine gâtée par les acres relents de l'eau-de-vie. A cette heure-ci elle était remplie principalement d'étrangers, pour la plupart soldats et matelots. Une femme, grande, massive, à la longue tignasse rousse ne cessait de courir d'un client à l'autre.

- On peut vous aider, m'sieurs-dame ? dit-elle en s'approchant de notre table.

Les gars commandèrent un plat de lard avec une pièce de viande rôtie et du potage.

- Pour moi ce sera un civet de lapin à l'ail et aux œufs, dis-je.

La femme approuva d'un grognement et tira nerveusement sur le col de son corsage.

- Deux ou trois œufs, mon chou ? me demanda-t-elle.

- Quatre.

Elle arqua légèrement un sourcil et me lança un sourire.

- Autre chose avec ça ?

- Oui. Un grand verre de bière, des châtaignes, des figues et une portion de tourte. Ou plutôt une double portion de tourte. Je réfléchis. Est-ce que vous avez des pâtisseries ?

- Il me semble qu'il doit nous rester une part de gâteau au fromage et une autre de chausson aux pommes. Elle m'adressa un coup d'œil. « Vous avez une petite faim, mon chou ? »